

LE PRIX

de l'abonnement à l'édition quotidienne, fait directement avec les porteurs, est de 20 SOUS par semaine.

Chronique DE LA Ville

Calendrier de l'Abeyille

Semaine du 18 au 24 août. Mercredi 18. — Ste-Hélène. Jeudi 19. — St-Joachim. Vendredi 20. — St-Bernard. Samedi 21. — St-Jeanne Ch. Samedi 22. — St-Symphorien. Dimanche 23. — St-Philippe Bé-ni.

Lundi 24. — St-Barthélemi. Lever du soleil, à 5 h. 30 m.; coucher, à 6 h. 42 m. Nouvelle lune, le 21 à 6 h. 26 m. du matin.

N. B. — Les lecteurs et lectrices de l'Abeyille sont instamment priés lorsqu'ils auront le désir de voir annoncé dans le Calendrier de l'Abeyille un événement intéressant le public de nous en adresser communication.

Des procès sont intentés aux propriétaires de cabarets

Les propriétaires de cabarets, qui ont jusqu'à ce jour évité de payer une taxe pour l'Hôpital de la Charité, vont être poursuivis par le conseil d'administration de cette institution. Les propriétaires de salles de bal se préparent à faire une défense énergique contre la taxe. La loi impose un impôt de 10 dollars par soir, sur chaque cabaret, mais le conseil d'administration ayant trouvé ce montant trop élevé l'a diminué, mais malgré cela les cafetiers refusent de payer, de là les procès.

Investigation par le Grand Jury

L'investigation que se propose de faire le grand jury fédéral, en ce qui concerne, la hausse des denrées, révélera, il est fort probable, qu'elle est le fruit d'une combinaison formée par des spéculateurs. L'avocat du gouvernement Walter Guion, secondé par l'agent du département de la justice F. E. Pendleton, et par l'agent du département du commerce E. A. Judd, est activement à l'œuvre, afin d'éclaircir cette affaire.

La hausse dans les sucres

On attribue la hausse de 3 sous par livre dans les sucres raffinés, aux efforts réitérés faits par l'Angleterre, dès l'ouverture des hostilités en Europe, pour faire expédier ses commandes. Dans certains milieux, l'impression est que les raffineurs ont causé la hausse. Quoiqu'il en soit c'est le peuple qui en souffre.

Le comptable McKenna

J. H. McKenna, comptable public de New-York, qui avait été employé à faire un relevé des affaires de la "Standard Oil Company", est à la Nouvelle-Orléans, avec son fils, James McKenna. Il est parait-il l'expert le mieux payé en Amérique. Il a reçu un traitement de 100 dollars par jour, pour ses services, en faisant la comptabilité de plusieurs compagnies aux Etats-Unis.

Femmes en furie

Les négresses Indiana Joseph, Rebecca Freeman et Mary Peterson, en état d'ivresse, occasionnèrent un épouvantable scandale, hier après-midi à 5 heures et demie, rue St-Claude, près de la rue Touro. Le policier Battaglia, qui arriva sur les lieux, essaya de les arrêter, et fit feu en l'air afin de les intimider. Elles résistèrent à l'officier et au cours du combat Mary Peterson frappa l'agent à l'œil, et lui enleva son revolver, alors que ses compagnes le tenaient. Mary se constitua prisonnière à la cinquième station de police, et remit le revolver de l'agent au commis. Elle a été écrouée.

Les Réservistes Français

Les réservistes français, qui ont quitté la Nouvelle-Orléans, durant les deux dernières semaines, se sont embarqués sur le vapeur Rochambeau, qui a laissé New-York avant-hier pour se rendre au Havre. D'après la dépêche, ce départ a été beaucoup d'enthousiasme, il y avait plus de 3.000 personnes sur les quais. Les réservistes étaient tous en très bonne disposition et débordants de patriotisme.

Pique-nique des Pompiers

La fête annuelle des pompiers aura lieu le dimanche, 30 août, aux Fair Grounds. Un programme de jeux et de divertissements populaires sera offert aux nombreux amis de nos braves pompiers. Il y aura des courses de chevaux, des courses à pied, des joutes athlétiques, et le clou de la célébration sera sans aucun doute le spectacle jusqu' alors nouveau en Louisiane, une course entre une autruche et un cheval. La bête au long col, aux pattes démesurées appartenant à la gent emplumée connue sous le nom d'échassiers, peut fournir une longue course tout d'une haleine, menant un train extraordinaire. Dans son pays natal d'Afrique, l'autruche souvent dépasse un bon cheval à la course. Le comité de la fête est composé comme suit: Les capitaines John Pasley, R. E. Dady, Ed Shaw, John Kane, Eugene Fischer, Wm. McCresson, Ed Mason, P. T. Burke et le lieutenant C. Campsen.

Blessé par un coup de pied de cheval

John Tittle, boucher, 39 ans, 2107, rue Ste-Anne, en montant dans sa charrette, hier après-midi à 1 heure, perdit l'équilibre et fut projeté sous le véhicule. Le cheval effrayé, prit le mors aux dents et lançant une ruade aux dents atteignit Tittle à la tête, et lui fractura le crâne. Il fut transporté sans connaissance, à l'Hôpital de la Charité.

Pénible accident

A 10 heures 40, hier matin, alors que Denis Flynn, 1366, rue Magasin, et Dave Williams, couvreur, 1441, rue Marais, travaillaient rue Nord Bassin, entre les rues Irberville et Bienville, un câble de la "Cumberland Telephone Company", se brisa et tomba à terre, les atteignant à la tête. Ils furent relevés sans connaissance. Ils sont soignés à l'Hôpital de la Charité.

Tentative de suicide

Hier matin à 10 heures et demie, Maude Grunewald, 29 ans, 337, rue Nord Bassin, a avalé trois pastilles antiseptiques. Elle fut transportée sans connaissance à l'Hôpital de la Charité. Quand elle revint à elle, elle a déclaré être fatiguée de la vie. Son état n'est pas grave.

Victime de son imprudence

Wm. Twigg, de Gulfport, Miss., vint à la Nouvelle-Orléans pour s'amuser, mais eut l'imprudence de choisir le Tango Cabaret pour commencer à goûter des plaisirs séduisants de la ville. Après avoir dépensé une vingtaine de dollars, il sentit que le sommeil le gagnait. Il se retira dans une chambre, au deuxième étage. Il ne se réveilla que hier après-midi à 1 heure, et s'aperçut que son porte-monnaie contenant 20 dollars avait magiquement disparu. Toutes ses illusions se sont dissipées.

Controverse du club New Era

On annonce dans un avenir rapproché, une solution de la controverse qui agite, depuis une semaine, les membres de ce club. La présidente, Mme W. W. Van Meter, déclare qu'elle convoquera bientôt les membres en une séance spéciale, pour discuter la question palpitante qui a jeté la dissension dans les rangs du club, c'est-à-dire, celle de savoir si la majorité des membres sont en faveur d'envoyer une lettre de condoléance au président William. La faction représentée par Mlle Kate Gordon, s'oppose à envoyer des sympathies, tandis que celle représentée par Mme Van Meter est en faveur. On s'attend à une très chaude discussion.

La convention des "Fall Buyers"

La première session de la convention a eu lieu hier soir, dans l'auditorium de la Chambre de Commerce, sous les auspices de la "Merchants and Manufacturers' Bureau". Des discours ont été prononcés par le gouverneur Hall, le maire Behrman, M. L. Alexander, John M. Parker, Edgar B. Stern, le président Goldstein, et par plusieurs marchands des paroisses rurales. Après la session, des vues cinématographiques, et vaudevilles ont eu lieu, suivis d'un "smoker". Jeudi un grand banquet à l'Hôtel Grunewald terminera la convention.

Deux blessés dans un accident

Joseph Hernandez, 20 ans, de Bâton-Rouge, et Joseph Prunet, machiniste, 1649, rue Annonciation, sont à l'Hôpital de la Charité, dans un état critique. Hernandez, pris subitement d'une attaque de paralysie, s'affaissa sur le trottoir au coin des rues Clio et Baronne, se fracturant le crâne dans sa chute. Prunet, en travaillant sur le vapeur Tusiniana, en mouillage, au-quel faisait face à la rue Lavergne, perdit l'équilibre et fut précipité sur le pont d'une hauteur de 12 pieds. Dans sa chute, il se fractura également le crâne.

Nègre dangereux arrêté

Vers 4 heures hier après-midi, Henry Johnson, nègre, muni d'un couteau, au coin de l'avenue Tulane et de la rue Liberté, se mit à poursuivre Domicq Danton, blanc, en criant: "Je vais te tuer." Un agent de police fait son apparition, et tenta de mettre le noir en état d'arrestation, mais celui-ci livra bataille au policier. Dans la mêlée Johnson eut les lèvres fendues d'un coup de bâton. Procès verbal a été dressé contre le noir.

Agression

Hier matin à une heure, Joseph Tallon, cafetier, habitant au coin des rues Morgan et Seguin, a été victime d'une agression. Pendant qu'il servait un lunch à plusieurs ouvriers, un nommé Victor Escousse Jr., 24 ans, 622, rue Bouny, qui était en état d'ivresse, entra dans le café, assaillit M. Tallon, le saisit à la gorge et le terrassa, puis saisissant la caisse enregistreuse la jeta sur le plancher, et s'en alla. M. Tallon a été transporté chez lui très souffrant. Plainte a été déposée contre Escousse.

Rixe Sanglante

A 6 heures hier après-midi, deux noirs, Jim Saunders et Ed Alpoints, eurent une altercation, au coin de la Promenade Floride et la rue Franklin, au cours de laquelle Alpoints fut poignardé dans le dos à deux reprises. Jessie Barkley, blanc, contre-maître de la "New Orleans Terminal Railroad", intervint pour les séparer, lorsque Saunders l'attaqua. Barkley, en état de légitime défense, fit feu et tua Saunders net, puis se constitua prisonnier, à la cinquième station de police.

Dégâts par la foudre

Durant l'orage, hier après-midi, à 3 heures 45, la foudre a frappé la bâtisse à deux étages, rue Delaronde, entre les rues Bouny et Seguin, causant des dégâts de 25 dollars. Cette bâtisse appartient à la ville, et est occupée par la "Fire Engine Co. No. 47", du département d'incendie.

Voleur audacieux

Hier après-midi à 3 heures, un inconnu s'est introduit dans la demeure de W. E. Thomas, 4314, rue Vincent, et a fait main basse sur des bijoux d'une valeur de 35 dollars.

La peste

Le vingtième cas de la peste a été transporté à l'Hôpital d'Isolation. C'est Louise Welsh, négresse, âgée de 24 ans, 1905, rue Bienville. Elle est la fille de Mary Hooper, la vieille négresse qui est morte dimanche soir de la même maladie.

AU JARDIN

Cet article s'adresse aux amateurs, aux propriétaires d'un jardin d'agrément et non aux professionnels, jardiniers ou horticulteurs. Il a pour but de leur expliquer la cause de la dégénérescence de leurs oignons à fleurs, Tulipes et Jacinthes, dont on fait des corbeilles fleuries au printemps.

Que se passe-t-il? L'amateur fait venir des lieux de production, la Hollande ou la Belgique, les oignons de ces plantes, premier choix. Il les paie bien cher, c'est vrai, mais il est bien servi. Je veux dire par là que la première année il obtient des fleurs amples, superbes, avec un coloris conforme à celui qu'il a demandé et une vivacité de tous admirables. Il est satisfait.

Déjà, l'année suivante, ce n'est plus ça. Les fleurs sont moins grandes et moins belles, les coloris moins vifs. Cette différence va en s'accroissant chaque année, jusqu'au moment où le jardinier, en dépit de tous les engrais employés pour la régénération de ses bulbes, qui ne produisent que des hampes insignifiantes, est obligé de prier le propriétaire de renouveler la semence. C'est-à-dire les oignons.

C'est d'abord une perte d'argent; ensuite une culture manquée plusieurs années de suite, qui a produit une fâcheuse impression sur les maîtres et sur les visiteurs. Tandis que s'il avait connu la véritable cause de cette dégénérescence, il eût pu l'éviter.

Voici à quoi il faut attribuer: à la façon de cultiver ces oignons. On les plante trop tard et on les arrache trop tôt, et voici en général pourquoi. Le jardinier de bonne maison a fait des corbeilles de géraniums, d'ageratum, etc., qui sont en floraison pendant tout l'été. A l'automne, les plantes fleuries sont encore de toute beauté; il en coûte de les arracher pour mettre à la place une autre culture. Le jardinier veut réjouir l'œil de ses maîtres jusqu'au dernier jour, c'est-à-dire jusqu'au moment où la gelée aura détruit ce qui aurait dû être enlevé longtemps avant.

C'est dans cette corbeille, où le sol est à une température déjà basse, que le jardinier mettra les bulbes qui devront fleurir au printemps. Or, dans de pareilles conditions, les bulbes seront enterrés, mais ne produiront aucune espèce d'enracinement en raison du milieu trop froid dans lequel ils ont été mis. Ils resteront dans cet état jusqu'au réveil de la température, jusqu'au printemps, exposés à ce pourrir, mais dans tous les cas ne pouvant donner des fleurs que bien plus tard que s'ils avaient été mis en terre plus tôt.

C'est pas tout! Le jardinier à peine la floraison de ses jacinthes est-elle commencée qu'il songe déjà à les remplacer par d'autres plantes fleurissant pendant l'été. De peur d'être en retard, il arrache avant que la raison ne soit terminée les bulbes des jacinthes, les fait sécher pendant deux jours avant de les rentrer au grenier. Voilà où est le mal, voilà la cause de la dégénérescence.

Et, en effet, le bulbe qu'on a mis en terre, se vide, épuise ses réserves au profit des feuilles vertes qui apparaissent et qui végètent jusqu'après que la floraison est passée. Mais c'est au moment où la fleur apparaît que se forme le nouveau bulbe qui doit remplacer le premier. Or, comme on arrache trop tôt, on l'empêche de se former complètement. Et en supposant qu'au moment de l'enlèvement, les bulbes paraissent développés et de belle grosseur, on peut affirmer que les réserves n'ont pas eu le temps de se concentrer, de se constituer telles qu'ils puissent échapper à la destruction organique interne, c'est-à-dire qu'ils puissent se conserver et donner l'an prochain une floraison opulente et une végétation vigoureuse.

Tout cela ne se serait pas produit si les bulbes avaient été mis en terre en fin octobre, avant les froids, et si les nouveaux formés n'avaient été arrachés que lorsque non seulement les fleurs, mais lorsque les feuilles étaient desséchées. C'est ce qui arrive, en effet, chez les personnes qui font l'industrie de la production des oignons ou simplement chez l'amateur ou le propriétaire qui cultive quelques oignons dans une plate-bande qui n'est pas appelée à recevoir immédiatement après une autre culture.

Donc, pour obtenir chaque année de beaux oignons, il faut commencer par opérer sur les époques comme je viens de l'indiquer. Ensuite, il faut choisir un terrain bien sain, léger et sablonneux, et qui ne reflète pas l'eau. Dès que la floraison est achevée, on doit supprimer les hampes avant que la graine ne mûrisse et laisser les plantes en place jusqu'à ce que toutes les feuilles se soient desséchées. De cette façon, le bulbe est gros et la conservation parfaite. FLORAL.

Glanes du Matin

La voix du sang. — Marine suisse. — Victor Hugo et Brummel. — Au Bachelor's Club. — La mère de Tourgueneff. — L'animal le plus sobre. — Pêcheurs de perles. — Droits d'auteur.

On n'ignore pas qu'avec deux centilitres de sang, on peut reconnaître s'il s'agit du sang d'un nègre ou d'un blanc d'un Français ou d'un Italien.

Un professeur anglais, M. Leach, prétend faire mieux; il annonce qu'il est arrivé à des analyses si parfaites, que, désormais, le sang nous révélera non seulement les caractères de la race et de la nationalité, mais aussi ceux de la famille — et cela sans erreur possible.

En effet, les petits corps d'albumine qui flottent dans le sang sont composés d'acide carbonique, de soufre, d'hydrogène et d'autres corps simples combinés entre eux d'une façon si variée qu'elle permet d'innombrables classements. Or, les petits corps d'albumine individuellement appartiennent à la même famille présentent tous les mêmes caractéristiques et les mêmes réactions chimiques; si bien qu'il est facile d'établir très nettement la filiation.

M. Leach veut perfectionner sa méthode avant de la rendre publique et surtout avant de la livrer à la médecine légale.

Voilà une découverte qui peut être précieuse en bien des cas...

On se dispute à Washington; le ministre de la Marine et le ministre de l'Intérieur se rejettent le ridicule d'avoir invité la République helvétique à envoyer des navires pour la représenter à l'ouverture du canal de Panama.

La Suisse a répondu, par voie diplomatique, qu'elle regretterait de ne pouvoir le faire, faute de navires.

"Les Marges" de M. Eugène Montfort, publient une curieuse lettre inédite de Georges Brummel traduite et commentée par M. Maurice de Faramond. Elle date de l'époque où, complètement ruiné, le célèbre dandy habitait Caen à titre de consul général d'Angleterre en Normandie.

Brummel, qui avait alors cinquante-cinq ans, donne à sa correspondante — vraisemblablement une princesse de la maison de Hanovre — ses impressions sur la société parisienne aux environs de 1832. Un passage est assez piquant:

"J'ai vu le dernier jour (passé à Paris) deux poètes, M. Victor Hugo et M. La Martine qui sont très bien payés m'assure-t-on (il veut dire qu'ils gagnent de l'argent). Je n'ai pu m'empêcher de songer, à cette occasion, à notre George (Byron), à ses grandes boucles brunes, à son amitié. L'on m'a demandé de faire un éloge à M. Victor Hugo, qui possède un haut front vaste, malgré les sous-pieds (qu'il porte). Je lui ai dit, très en face, en anglais: "Géométrie splendide, Monsieur". Il n'a pas saisi tout de suite. Mais il a été satisfait de mon air. Voilà le principal! D'ailleurs, je n'ai pas lu ses poèmes; et lui, je pense, ne savait pas assez qu'il était."

Le Club londonien des célibataires compte un membre honoraire de plus: le prince de Galles. Le Bachelor-Club, on le sait, est très fermé. Le mariage est naturellement une cause d'exclusion, et tout membre qui convole ne peut conserver sa place que s'il est élu par le comité, à la suite d'un nouveau vote. Les femmes ne sont pas plus reçues en visite au Bachelor's Club qu'autrefois à la Grande-Chartreuse; cette règle ne fléchit qu'en faveur des dames admises à être présentées à la Cour.

Parmi les membres honoraires, le prince va se trouver en compagnie des rois d'Espagne, de Norvège, de Danemark et de Grèce, du duc de Connaught, du prince Arthur, du duc de Teck, du prince Alexandre de Teck, et du prince Louis de Battenberg.

Et sans doute, pour l'héritier britannique, cette admission est signe de mariage prochain!

La Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg vient d'acquiescer une série de lettres adressées à Ivan Tourgueneff. Le plus grand nombre de ces lettres, cent cinquante environ, sont écrites de la main même de Mme Tourgueneff, mère de l'illustre romancier russe, et peuvent être considérées comme d'importants documents pour la biographie de l'auteur de "Pumée". Tourgueneff n'aurait pas entretenir

ses amis parisiens de sa vie privée, parlait rarement de sa mère, bien qu'il eût retracé ses traits dans deux de ses nouvelles "Pouline et Babourine" et "Premier Amour".

Dans ses lettres, Mme Tourgueneff nous apparaît comme une femme hautaine, souffrant de son isolement, se plaignant d'avoir été délaissée par ses fils et se préoccupant sans cesse de l'existence qu'ils mènent. "Toute ma vie repose en vous, écrit-elle. Je n'ai ni sœurs ni frères, ni mère, ni tante. Vous êtes tout pour moi. Je vous aime tous deux, mais bien différemment. Toi Ivan, tu m'es particulièrement cher et tu me fais de la peine." Dans d'autres épîtres, elle se plaint des dépenses exagérées que son fils fait à l'étranger. "Tu me coûtes 20,000 roubles par an", écrit-elle en 1838.

Malgré le proverbe, il y a plus sobre que les chameaux. On avait même, pendant longtemps, pensé que l'abstinence complète était impossible et que l'eau était absolument indispensable aux animaux. Or d'après le docteur Blanford, les antilopes qui vivent dans le désert salé compris entre le lac Tchad et la mer ne boivent rigoureusement pas. Ce fait a été récemment confirmé par Drake Brockman: il cite l'exemple d'un troupeau de gazelles vivant sur l'île Saadud-Din, situé dans le voisinage de la côte du Somaliland. Sur cet îlot, où il n'existe aucune source, la hauteur totale des pluies annuelles n'atteint pas six centimètres. Ainsi les gracieuses gazelles enlèvent au coursier du désert son universelle renommée de sobriété.

La mondaine élégante, fière de son collier de perles pense-t-elle aux efforts et aux vies humaines qu'a coûté ce joyau à l'éclat si doux ?

Les vies humaines sont moins exposées depuis l'emploi des scaphandriers. Le scaphandrier descend le premier sur les bancs d'huitres perlières; sa vue épouvante les requins qui prennent la fuite. Le plongeur ne peut alors descendre avec quelque sécurité, non sans être armé d'un fort couteau, qui manie avec une dextérité singulière.

La côte ouest du Mexique est particulièrement riche en placers de perlières.

Les plus abondants se trouvent dans les eaux chaudes du golfe de Californie mais restent inexploités, car l'état de la mer rend les recherches difficiles.

Néanmoins, quelques audacieux pêcheurs de perles s'en vont chaque année à la conquête de la fortune le long des bancs de rochers battus par les vagues du Pacifique.

Ils partent avec l'autorisation des concessionnaires de la pêche qui, pour un loyer annuel de quatre mille dollars, exploitent deux mille cinq cents kilomètres de côte et se préoccupent plutôt du gros poisson que de la coquille à nacre et à perles.

Montés sur de petits bateaux à gazoline, jaugeant vingt ou vingt-cinq tonneaux, les chercheurs de perles emmènent un certain nombre de canots qui travaillent autour du navire quand ils auront découvert un banc de quelque importance.

Ils recrutent leur équipage, disent "Nos Loisirs", à la Paz, capitale de la basse Californie, parmi les Japonais et les Indiens Yaquis. Les Japonais composent l'équipage proprement dit, et les Indiens s'occupent exclusivement de la plongée, soit nus, soit revêtus du scaphandrier.

Chaque "armada" possède plusieurs équipes de plongeurs nus et un scaphandrier. Chaque canot embarque cinq plongeurs; le canot scaphandrier est monté par le scaphandrier et quatre pompistes. Tous travaillent sous la vue de l'armateur et rapportent le produit de leur pêche qu'on ouvre à bord du bateau.

Les hommes d'équipage et les pompistes reçoivent un salaire mensuel de vingt piastres mexicaines, soit environ cinquante francs. Le scaphandrier reçoit quatre-vingts piastres, soit deux cents francs environ, et il a droit au dixième des huitres avant leur ouverture.

Les plongeurs nus touchent cent à cent vingt-cinq francs par mois et ont droit à vingt-cinq pour cent des huitres qu'ils remontent. Un scaphandrier habile et fort peut rester sept à huit minutes sous l'eau; il remonte avec cinq ou six cents coquilles d'huitres. Le plongeur nu n'en rapporte guère plus de cent cinquante. Il reste immergé pendant quarante ou quarante-cinq secondes.

Il arrive fréquemment qu'on ouvre dix ou douze mille huitres sans y rencontrer une perle, et cela n'a rien de surprenant quand on sait comment se forme cette précieuse matière. La perle est, en effet, produite sur le mollusque à la suite d'une blessure occasionnée généralement par un petit ver de cinq ou six centimètres de longueur qui perce la coquille et cherche à atteindre l'huitre qu'elle renferme. Celle-ci n'a, pour se défendre contre l'invasisseur, que la nacre visqueuse qu'elle sécrète et qu'elle répand abondamment à la place qu'elle sent attaquée. Lorsqu'elle a été atteinte, malgré ses efforts, et mordue par son ennemi, il se forme sur son corps une petite pustule pleine de liquide. C'est ce liquide, en séchant, qui forme la perle. Au bout d'un certain temps, cette perle se détache d'elle-même et tombe dans la coquille où, peu à peu, l'huitre la recouvre de nacre.

On voit très fréquemment, sur les huitres, des perles inachevées qui s'écrasent sous les doigts. Bien souvent aussi, l'animal porte la trace d'une ancienne blessure prouvant qu'à cette place, une perle a existé; mais l'objet précieux est tombé et la mer l'a entraîné lorsque l'animal a ouvert sa coquille.

Qui dira les trésors qui jonchent les fonds de sable du Pacifique ? Les Indiens Yaquis sont des plongeurs de premier ordre. Dès leur plus jeune âge, ils s'exercent à descendre dans la mer et à y séjourner le plus longtemps possible. Souvent, cinq ou six d'entre eux s'associent et s'en vont montés dans une petite barque, braconner à travers les placers. Ces équipes s'éloignent parfois jusqu'à six cents kilomètres de toute terre habitée. Combien périssent pendant les tempêtes! Mais la tentation de la pêche est si forte que les naufrages répétés n'ont jamais arrêté personne. Chacun se fie à son étoile. Ceux qui échouent sont des maladroits.

L'expérience des uns n'a jamais profité aux autres. La chance de quelques-unes de ces bandes éveille la cupidité des plongeurs qui n'ont pas trouvé d'engagements à bord d'un navire.

Il n'est pas rare, en effet, de voir un malheureux pêcheur trouver sur quelques centaines de coquilles un lot de perles valant cinquante à soixante mille francs. Les hasards de la mer sont si grands! Mais, comme il faut présenter un permis du concessionnaire pour pouvoir vendre des perles brutes, il est obligé d'offrir les siennes en caboches et il les abandonne au prix qu'on veut bien lui en donner.

Les armadas connaissent bien ces maraudeurs et elles ne néglient aucune occasion de faire avec eux de belles affaires. Ni les maigres récoltes, ni les fatigues, ni les dangers, ni la pauvre rémunération de leurs efforts ne retiennent ces sauvages. Ce sont les braconniers de la mer, et de même que certains de nos braconniers finissent parfois gardeschasses, de même les pluvieuses d'entre eux finissent par trouver un emploi bien rémunéré, à bord d'un grand bateau autorisé.

Le produit d'une campagne de trois mois est impossible à prévoir d'avance. Un navire muni de cinq équipes peut rapporter cent mille aussi bien que cinquante mille francs. La nacre est heureusement la grande ressource des armateurs car les coquilles, dépouillées du sable et des mousses qui les recouvrent, se vendent dix-huit cent quatre-vingts francs la tonne. On compte généralement que la perle rapporte environ le double de la nacre, c'est-à-dire que l'ouverture de dix tonnes d'huitres produit généralement une trentaine de mille francs de perles.

Aujourd'hui une pièce même mauvaise rapporte à son auteur une somme convenable, du moins quand un intermédiaire "ingénu" n'empoche pas les droits. Autrefois les auteurs étaient moins favorisés. Ainsi Murger et Champfleury, dont les premières pièces furent jouées à Robino, recevaient dix francs à la remise du manuscrit; et c'était tout.

Un jour, le futur auteur de "La Vie de Bohème", dans un moment de hardiesse folle, osa demander vingt francs! Après une longue discussion, le directeur consentit à en verser dix-sept: une folie.

Si faibles qu'ils fussent, ces droits étaient parfois encore trop lourds pour les directeurs de ces petits théâtres. L'un d'eux qui devait une petite somme à Champfleury ne parvenait pas à la payer. Alors il fit à l'écrivain cette proposition inattendue: — Ma châtie vient d'avoir de jolis petits. Si vous voulez, je vous en donne un pour payer vos droits. — G. M.